

XAVIER HALLEZ

École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS)

Matthieu Renault, maître de conférences en philosophie politique à l'Université Paris 8, nous propose dans cet ouvrage une étude à la marge de l'histoire et même d'une histoire des idées politiques qu'il qualifie lui-même d'« enquête, fondamentalement inachevée, sur la force des idées dans l'histoire et ses limites ». L'auteur n'est pas à proprement parler un spécialiste ni du monde russe, ni des musulmans de Russie. Son principal ouvrage, tiré de sa thèse de doctorat, est consacré à Frantz Fanon (*Frantz Fanon. De l'anticolonialisme à la critique postcoloniale*, Paris : Éditions Amsterdam, 2011). Le lien avec le sujet traité dans le présent ouvrage sur Lénine est sa réflexion sur le colonialisme, le décolonialisme et le postcolonialisme, qu'il a abordé à travers plusieurs publications. Les plus récentes furent consacrées au « communisme national »: Olga Bronnikova, Matthieu Renault, « Communisme et nationalisme : une lettre inédite de Mirsaid Sultan Galiev », *Revue Période* (printemps/été 2014).

Le point de départ de Matthieu Renault est la volonté de sortir « d'une opposition entre marxisme et pensée décoloniale et de l'idée d'une rupture entre bolchevisme et décolonialisme ». Selon lui, « le décentrement constitutif de la révolution de 1917, se reflétant dans l'évolution de la géophilosophie léninienne de l'histoire, interdit d'appréhender les politiques soviétiques en Orient russe dans les termes d'une alternative binaire entre l'Europe (occidentale) et les sociétés extra-européennes, et oblige à se placer d'emblée, pour ainsi dire, à leur limite » (p. 14). Son analyse suit deux axes : la politique et la vision orientales de Lénine ; et la mise au premier plan « d'acteurs habituellement jugés de second rang » : Ahmet Zeki Validov, Turar Ryskulov, M.R. Roy et Georgui Safarov. Mais plus que du parcours politique de ces acteurs, l'auteur cherche à répondre à la question de savoir « jusqu'où Lénine est-il parvenu dans la tâche (...) de décolonisation de la révolution elle-même (p. 17).

L'ouvrage est construit en six chapitres thématiques, suivant une progression chronologique : les deux premiers sont consacrés à la perception par Lénine de la colonisation intérieure et à sa politique d'autodétermination nationale ; les quatre suivants voient intervenir successivement Validov, Ryskulov, Roy et Safarov, qui sont chacun interrogés à l'aune de la politique nationale léniniste.

Le premier chapitre concerne principalement la période prérévolutionnaire, montrant l'ignorance de Lénine envers les populations autochtones de l'Empire russe, musulmanes et non-musulmanes et l'accent mis sur la nécessité d'une colonisation paysanne des régions asiatiques de l'Empire. Le chapitre suivant entre de plein fouet dans le moment révolutionnaire. L'auteur défend l'idée d'un « décentrement révolutionnaire » progressif de Lénine de l'Occident vers l'Orient, sans pour autant le démontrer autrement que par un choix de textes et de discours. Le second point de ce chapitre est relatif à la question nationale qui peut être résumée dans la tentative d'instituer une « centralisation non impérialiste ou un centralisme décentré » qui devait

intégrer les entités nationales défendues par Lénine. Ce dernier divisait les pays selon l'actualité de la question nationale : passée (Europe de l'Ouest), présente (Europe de l'Est, Russie) et future (pays semi-colonisés : Turquie, Perse, Chine). L'auteur assimile le national et le colonial dans une même rhétorique qui se déclinerait dans une continuité du national à l'international. Dans ses thèses sur les questions nationale et coloniale pour le II^e Congrès de l'Internationale communiste en 1920, Lénine distingua pourtant une ligne pour la question nationale centrée sur les nationalités à l'intérieur de la Russie soviétique et une ligne pour la question coloniale réservée aux populations au-delà des frontières soviétiques. Les deux domaines furent toujours clairement séparés, comme le montre d'une part l'ignorance de la grande majorité des révolutionnaires asiatiques (hors Russie) pour la politique nationale soviétique, et d'autre part l'absence de communistes musulmans au sein du Komintern.

Le chapitre trois s'appuie sur l'exemple de la République autonome du Bachkortostan créée en 1919 comme réalisation de la politique nationale léniniste. Les principaux éléments sont clairement relevés : la république autonome nationale comme outil de propagande et la volonté de fonder sa politique nationale sur une base reproductible en insistant sur l'importance des études ethnographiques pour bien délimiter les nationalités et les frontières entre elles. Ce cas montre aussi la difficulté à passer d'une « autonomie définie en "intension", dans sa signification globale », à sa réalisation « en extension, dans son application concrète et dans ses limites à la fois politiques et territoriales » (p. 68). Le principal leader bachkire, Validov, opta pour une collaboration avec le pouvoir bolchevique dans la création de la république autonome, avant de se retirer devant l'impossibilité à sortir du contrôle de Moscou et des attaques des communistes russes locaux ou de l'Armée rouge.

Le cas du Turkestan est traité dans deux chapitres qui abordent respectivement les périodes 1919-1920 et 1921-1922. Ces chapitres illustrent les contradictions de la politique nationale soviétique déjà apparentes avec le Bachkortostan : éliminer les traces du colonialisme tsariste, soutenir les communistes musulmans contre l'emprise des Russes locaux sur les organisations bolcheviques et soviétiques turkestanaises, mais garder le contrôle politique et maintenir les communistes musulmans dans un rôle subalterne. La première période est celle correspondant à l'activité du kazakh Ryskulov pour obtenir une participation des musulmans au pouvoir révolutionnaire. La seconde tourne autour de Safarov qui défendit au Turkestan les pauvres musulmans en poussant notamment à une redistribution des terres au profit de ces derniers. L'autre face de la politique de Safarov était le principe d'une soumission à l'intérêt de la révolution et poussait à une forme de « colonialisme socialiste ». Matthieu Renault présente Safarov comme un héritier de la pensée léniniste.

Entre ces deux périodes, l'auteur place le débat sur la voie que devaient emprunter les populations « orientales » pour arriver au communisme. L'auteur montre une inflexion des positions de Lénine qui finira par écrire en 1922 : « pas d'exportation des formes d'organisation communiste sans traduction réciproque des expériences révolutionnaires » (p. 116). Une place de choix est faite à Roy, fondateur du parti communiste indien à Tachkent, et dans une moindre mesure à Mirsaid Sultan-Galiev, qui en appelaient « à renverser l'ordre orthodoxe des priorités révolutionnaires, en considérant la révolution en Orient comme la condition de possibilité de la révolution

en Occident » (p. 105). Toutefois, il est évident que Lénine resta avant tout concerné par la révolution en Europe. Le Congrès des peuples d'Orient à Bakou en 1920 est justement caractérisé en simple outil de propagande, mais les destinataires ne sont pas clairement identifiés et l'ensemble des discours sur la révolution en Orient n'est pas suffisamment analysé dans cette optique. L'épilogue prolonge ce débat en montrant de manière très intéressante l'influence de la politique léniniste des minorités nationales dans la réflexion de certains militants noirs américains ou de féministes qui pouvaient se définir comme « surrogat prolétariat » ou prolétariat de substitution.

Le propos ramassé sur 146 pages entretient un dialogue entre les idées de Lénine et celles de communistes nationaux et resitue ce débat dans des contextes spécifiques. Toutefois, le principal écueil est celui des sources. L'absence revendiquée d'une recherche en archives peut se justifier, mais le problème réside dans la bibliographie qui oublie totalement l'historiographie européenne, japonaise, russe et centrasiatique récente pour se reposer uniquement sur quelques ouvrages américains et des études fortement datées. L'auteur cite notamment la biographie d'Alexandre Bennigsen et Chantal Lemercier-Quelquejay de 1986 dédiée au communiste tatar Sultan-Galiev, qui est aujourd'hui dépassée, ou l'ouvrage de Grigol Ubiria, *Soviet Nation-building in Central Asia : The making of the Kazakh and Uzbek Nations* (Londres/New York : Routledge, 2016) dont la thèse reproduit le schéma ancien d'une construction artificielle des nations centrasiatiques et ne semble pas connaître l'ouvrage de référence d'Arne Haugen, *The establishment of National Republics in Soviet Central Asia* (New York : Palgrave MacMillan, 2003). Le livre de Salavat Ishakov, *Rossijskie musul'mane i revoljucija. 1917-1918* [Les musulmans russes et la révolution, 1917-1918] (Moscou : Institut ross. istorii RAN, 2003) et ma thèse de doctorat, *Communisme national et mouvement révolutionnaire en Orient : parcours croisé de trois leaders soviétiques orientaux (Mirsaid Sultan-Galiev, Turar Ryskulov et Elbegdorž Rinčino) dans la construction d'un nouvel espace géopolitique 1917-1926* (EHESS, 2012) ne sont pas mentionnés. Plusieurs recueils d'articles n'apparaissent pas non plus : Tomohiko Uyama (ed.), *Asiatic Russia : Imperial power in regional and international contexts* (London/New York : Routledge, 2012) ; Isabelle Ohayon, Tomohiko Uyama (dir.), « Médiateurs d'empire en Asie centrale (1820-1928) », *Cahiers du monde russe* (56/4, 2015).

Il en résulte de nombreuses erreurs plus ou moins significatives qui affaiblissent le propos de l'auteur. L'auteur semble notamment ignorer l'important débat autour de la question musulmane qui apparaît en tant que telle au milieu du XIX^e siècle en Russie (p. 13). La lecture du livre d'Elena Campbell, *The Muslim question and Russian imperial governance* (Bloomington : Indiana UP , 2015) aurait permis de replacer la pensée de Lénine dans une vision plus large et plus globale.

L'objectif de réhabiliter la pensée théorique de Lénine sur la décolonisation amène à des suggestions par trop subjectives, même si elles sont formulées sous forme de questions : « La stratégie [de contrôle des communistes musulmans au Turkestan] à cette période, est peut-être le seul moyen de défendre les intérêts des indigènes tout en œuvrant à la soviétisation de la région » (p. 90) ; « la centralisation non impérialiste qu'il appelait de ses vœux pendant la guerre n'était-elle pas vouée à rester un songe creux à partir du moment où était refusée, fût-ce pour ne pas hypothéquer

l'existence même de la Russie soviétique dans un contexte d'agression ininterrompue des forces impérialistes, (...) la reconnaissance du droit à une pleine indépendance, bien au-delà d'une autonomie sous contrôle pour les nations opprimées » (p. 133) ; « était-il possible d'affranchir les minorités nationales, (...) qu'elles s'affranchissent elles-mêmes, à partir du moment (...) où étaient réinvesties les infrastructures de l'impérialisme et maintenues, fût-ce pour ne pas laisser mourir de faim ou de froid la population russe, la division coloniale de la production entre le centre "occidental" industriel et les périphéries "orientales" agricoles – ce qui n'implique nullement que leur industrialisation était un gage de décolonisation » (p. 133).

Au-delà de ces critiques, le principal intérêt du travail de Matthieu Renault est de tenter de comprendre comment Lénine chercha à réaliser l'objectif de la révolution mondiale en étant forcé de prendre en compte à la fois la théorie marxiste, le contexte colonial et les pressions intérieures et extérieures. L'auteur insiste sur certains fondamentaux qui ont pu être oubliés : l'aversion de Lénine pour le « chauvinisme grand-russe » ; sa lutte contre l'impérialisme et contre l'héritage impérial tsariste. Il veut aussi mettre en exergue la force théorique de la pensée de Lénine qui fut en partie modelée par des choix pragmatiques, mais il se refuse à assimiler sa ligne politique à un pragmatisme dominant. L'auteur est ainsi sensible à intégrer cette pensée dans une réflexion historique et postcoloniale plus contemporaine.
